



YAN Lianke

LA FUITE DU TEMPS

Roman traduit du chinois
par Brigitte Guilbaud



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

YAN Lianke

LA FUITE DU TEMPS

Roman traduit du chinois
par Brigitte Guilbaud

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DU CHINA NATIONAL
PUBLISHING INDUSTRY TRADING CORPORATION



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Servir le peuple
Le Rêve du Village des Ding
Les Jours, les Mois, les Années
Bons Baisers de Lénine
Les Quatre Livres
Songeant à mon père

Note de la traductrice : Les extraits des livres de l'*Ancien Testament* sont cités dans la traduction de Pirot et Clamer.

Titre original : Riguang liunian

© 2009, Yan Lianke

© 2014, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0963-6

*Je dédie respectueusement ce texte aux vivants,
au monde et à la terre ; qu'il soit un simple testament
lorsque enfin je prendrai congé de ce monde,
de la terre et de l'humanité.*

LIVRE UN

GLOSE SUR LA PROVIDENCE

Bouddha dit : Maître Dahui ! Tous les êtres de ce monde craignent profondément les douleurs de la vie et de la mort et aspirent au nirvâna. Ils ne savent guère que la frontière entre nirvâna, vie et mort n'est que métamorphose d'une seule et même nature, que toute différence est illusoire et qu'il n'existe en fait ni forme ni nature propres.

Ils appellent de leurs vœux l'extinction des pensées présentes et passées, croyant ainsi empêcher la renaissance des liens du corps et de l'esprit, et imaginent alors atteindre le nirvâna, sans avoir aucune conscience de ce qu'est la sagesse véritable, sans s'être radicalement écartés des attachements sensuels et rationnels. C'est pourquoi, dans leur ignorance ordinaire, ils prétendent que le Dharma se divise en trois véhicules, grands et petits, et pensent que leurs esprits peuvent atteindre l'état de détachement où règne le néant.

I

Crac.

Sima Lan va mourir.

Chef du village, Sima Lan a l'âge avancé de trente-neuf ans ; la mort vient de s'abattre sur sa tête et il sait qu'elle arrive à la date prévue. Il va quitter ce monde frais et vivant. Dans la ride profonde de la chaîne montagneuse des Balou, la mort a toujours eu une prédilection pour le village des Trois Patronymes. Si l'on s'absente trois jours, on rentre pour découvrir que quelqu'un s'en est allé sans bruit ; si l'on s'absente quinze jours ou un mois et qu'au retour, singulièrement, personne n'a trépassé, on demeure longuement hébété, levant la tête vers l'ouest, scrutant le ciel pour voir si le soleil ne s'est pas levé de ce côté-là, s'il n'est pas devenu bleu ou pourpre virant au noir. La mort tombe comme la pluie, à longueur d'année, sur le village, et les sépultures y poussent, florissantes, comme les champignons après l'averse. A l'intérieur du cimetière, l'odeur de la terre fraîche et vermeille coule, du printemps à l'été, puis de l'automne à l'hiver, en un clapotis continu.

L'hiver touche à sa fin ; ce sont les prémices du printemps. Au fond des ravins, au bord de l'eau,

l'extrémité des branches des saules s'étoile de vert ; quant aux arbres du village, peupliers, ormes ou sophoras, leurs jeunes branches prennent une teinte émeraude et poudrée. Dans les rues circule un air tiède et humide ; sur la crête de la montagne brille un soleil désormais plus mince, pareil à un disque d'or pâle. Le blé jeune s'éveillant accroche sur les versants de légers nuages oscillant au gré du vent. Chaque année, les nouvelles pousses apparaissent précisément en pleine saison de la mort, lorsque, dans les familles Lan, Du ou Sima, on se plaint de maux de gorge, avant de tomber comme du bétail. Morts, les corps sont enterrés ; enterrés, ils disparaissent tout à fait. Au village, hormis l'ancien chef Du Guaizi, personne jamais n'a dépassé l'âge de quarante ans.

A trente-neuf ans, Sima Lan n'a donc rien à redire : son tour est venu. En compagnie de ses cinquième et sixième frères cadets, Lu et Hu, il prend des mesures à l'aide d'une corde. Cherchant en vain à empiéter sur la droite ou sur la gauche, avec un bâton puis en versant de la chaux, tous trois tentent de délimiter leurs fosses respectives, sans toutefois trouver l'espace suffisant.

Le cimetière se trouve sur un versant ensoleillé. Les stèles l'ont entièrement recouvert, au gré des générations – galets que la marée aurait amenés par vagues successives. Tout en haut, rares et isolées, il y a les sépultures des ancêtres inconnus, puis, suivant l'inclinaison de la pente, les tombes se font de plus en plus nombreuses : celles de l'arrière-grand-père et du grand-père qu'ils n'ont guère connus, celle de leur père Sima Xiaoxiao qui a mené une vie honorable et les a élevés jusqu'à leur adolescence. A sa gauche, celles de leurs frères aînés, Sen, Lin et Mu, morts le

même jour, respectivement à l'âge de quatorze, treize et douze ans. Bien qu'aucun d'eux n'ait jamais atteint la taille de trois pieds et huit pouces, leurs tombes sont aussi longues et larges que celles des adultes, occupant l'équivalent d'une moitié de pièce d'habitation. Maintenant que leur tour est venu de délimiter leurs propres fosses, les trois frères se rendent brusquement compte qu'il n'y a plus assez de place. Troublés auprès de leurs aînés, ils demeurent longuement silencieux à fixer sous leurs pieds cette terre qui ne pourra tous les recevoir. On dirait trois hommes qui, outils en main, prêts à construire leur maison, réalisent subitement que le terrain est trop petit. Ils échangent un regard, poussent un long soupir. Hu se déplace vers l'est, passe devant les tombes de Sen, Lin et Mu auxquelles il donne un coup de pied en serrant les dents, avant de s'adresser à Lan : Merde, nos trois frères occupent presque toute la place ! Les tombes de ces nains sont plus grandes que les nôtres !

Lan ne répond rien ; avec son cadet Lu, il recommence à tendre, à pincer plusieurs fois la corde. Sept pieds sont requis pour une fosse individuelle ; or Sen, Lin et Mu occupent à eux seuls près de vingt-huit pieds, et il faut encore compter l'intervalle entre chaque tombe. Un peu plus à l'est, c'est déjà le cimetière des Du ; juste devant, l'à-pic : c'est dire si la place manque ! Ne reste alors qu'à improviser tant bien que mal leurs périmètres en versant de l'eau de chaux. Lan, devant le tracé le plus à l'ouest, déclare : C'est par là que je quitterai ce monde. Puis, désignant celui du centre : Cinquième frère, voilà ta maison. Enfin, indiquant le plus à l'est, jouxtant le cimetière des Du : Sixième frère, voilà la tienne. Il présente les choses exactement comme s'il s'agissait de distribuer

aux villageois tiges de patates douces, petit bois ou tiges de soja sans valeur. Il est bientôt midi, la chaux blanche renvoie des éclairs éblouissants. Serrés les uns contre les autres comme à l'intérieur de trois petites maisons voisines, chacun au milieu de l'étroit rectangle qui lui est imparti, ils songent avec tristesse à l'exiguïté de leurs tombes. Le blanc tracé les étrangle. La lumière se fait crue et dense ; dans l'infini silence du cimetière, tintent sur le sol ses copeaux d'argent.

Sur le versant d'en face, les jeunes plants de blé répandent un éclat vert et pourpre aussi luisant que la surface d'un étang ; tiges et feuilles palpitent, battues sous les durs rayons solaires. Du Bai, le beau-frère de Sima Lan, est là, à laisser paître son troupeau. Les bêlements bleus s'égrènent dans le ciel et gagnent toute la chaîne montagneuse. Du Bai, au milieu d'eux, jouit du soleil ; étendu sur le dos, il lit un livre de médecine, les *Arcanes de l'Empereur Jaune*. Passe un temps. Il s'assoit et longuement regarde les trois frères Sima s'évertuer dans leurs calculs.

Enfant, avec son père Du Yan, il a lu le *Classique des cent noms de famille*, puis les *Arcanes de l'Empereur Jaune*. De même, Du Yan avait lu, avec son père Du Guaizi, le *Classique des trois caractères* ainsi que les *Arcanes de l'Empereur Jaune*. La famille Du est incontestablement une famille de lettrés, versée dans l'art médical. Du Bai a toujours été le représentant du gouvernement. Du fait que le village des Trois Patronymes se trouve au plus profond de la chaîne montagneuse des Balou, que depuis environ un siècle, l'espérance de vie s'y est progressivement réduite à quarante ans, que la mort y est aussi ordinairement répandue que le lever et le coucher du soleil, le vent et la pluie, il est pareil à une zone

d'épidémie, complètement coupé du reste du monde. Du Bai a été mandaté par le canton pour assurer la liaison avec le gouvernement. Les villageois l'appellent parfois « Du le Messager ». Depuis son retour, il se consacre à deux choses : berger d'une part, pour gagner sa vie, de l'autre, il prépare une soupe de longévité. Les ingrédients en sont les suivants : lycium, mûres, asparagus, pâte de jujubes, chair de noix et chrysanthèmes. Il lui arrive d'ajouter un peu d'igname huai et des graines de sésame. Du Bai a adapté cette formule des *Arcanes de l'Empereur Jaune* ; chaque jour, il fait ainsi mijoter une casserole de soupe médicinale rouge, en boit et en donne à sa femme. C'est amer. Tout le village en a bu et a trouvé cela amer. Sa femme a décidé la première de ne plus avaler le remède : Même si je dois mourir demain de la gorge obstruée, je n'en boirai plus ! C'est la septième fille de Lan Baisui, la sœur cadette de Lan Sishi ; elle s'appelle Lan Sanjiu. Elle a décidé de ne plus boire la soupe, et son fils Du Liu en a fait autant. Bientôt, plus personne n'en a bu. Du Bai, lui, a continué. Depuis qu'il a mis au point cette formule, cela fait quinze ans qu'il en prend une décoction pour deux tasses matin et soir, sans relâche, exactement de la même manière qu'il mène son troupeau chaque jour sans faillir. Du reste, s'il mène paître ses moutons, ce n'est guère pour les bêtes, mais pour rechercher dans la montagne l'asparagus et les chrysanthèmes noirs sauvages, rarissimes dans la région ; c'est afin de pouvoir, l'hiver, s'allonger et jouir du soleil en relisant attentivement les *Arcanes de l'Empereur Jaune*, se creusant la cervelle pour en comprendre les prescriptions médicales. Bien que pratiquement devenu capable de réciter par cœur

l'ouvrage, il ne se lasse pas de le relire. Il ne se lasse pas de relire, mais ne boit plus la soupe aussi régulièrement qu'avant, car ses deux cousins, qui tout comme lui en ont pris pendant plus de quinze ans, sont morts cette année, respectivement en mars et avril, l'un à trente-huit ans passés, l'autre à trente-sept ans et demi. Il va sans dire qu'ils sont morts de la maladie de la gorge obstruée. Et ces deux morts ont créé dans l'esprit de Du Bai un noir nuage de soupçon quant au livre de médecine. Et parce qu'il s'est mis à douter, il est d'autant plus attentif aux disparitions successives, pareilles aux feuilles mortes d'automne, ainsi qu'aux prescriptions des *Arcanes* pour prolonger la vie. Il y a dix-huit ans, Sima Lan, le chef du village, avait conduit les hommes au chef-lieu du district, à quatre-vingts lis* de là, pour y commencer les travaux d'aménagement du canal de Lingyin, long de soixante lis. Du Bai commence à croire que si ces travaux n'avaient pas été interrompus, le canal existerait maintenant depuis plus de cinq ans déjà, et les villageois pourraient en boire l'eau, s'en servir pour l'irrigation, et peut-être ne lui demanderaient-ils plus en gémissant : Combien de jours pourras-tu me faire vivre encore ? Combien de jours ? Après quoi leurs paroles tombent sur le sol et ils disparaissent lugubrement. Peut-être l'eau du canal Lingyin pourrait-elle les faire vivre jusqu'à cinquante, soixante ou même soixante-dix, quatre-vingts ans, qui peut savoir ?

Du Bai enveloppe son livre dans un morceau de toile et, tout en guidant ses bêtes, se dirige vers le cimetière des Sima.

* 1 li = 537 m. D'autres unités de mesure apparaîtront au cours du roman : 1 mu = 675 m² ; 1 chi = 0,358 m ; 1 zhang = 3,58 m ; 1 fen = 0,37 g ; 1 liang = 37 g ; 1 sheng = environ 1 litre.

Les frères sont encore là, accablés de chagrin, chacun sur l'emplacement de sa fosse, à regarder les larges stèles de la famille s'étager généreusement sur le vaste versant ; mais à leur niveau, elles sont tant les unes sur les autres qu'ils en ont mal aux épaules et la gorge serrée. Hu mesure de sa main la largeur de sa tombe, puis celle de Lu, plus large de trois pouces.

— Cinquième frère, dit-il, ta maison empiète sur la mienne !

— Mais c'est aussi celle de ta belle-sœur ! répond Sima Lu.

— Ma femme va mourir d'ici peu, est-ce qu'elle ne sera pas enterrée avec moi ?

— Sixième frère, ta femme et toi êtes de petite taille, ta belle-sœur et moi-même sommes plus grands que vous !

Hu s'emporte brusquement et d'un coup de pied, envoie une volée de terre jaune sur son frère.

— Comment ça, de petite taille ? Est-ce qu'on n'est pas des êtres humains, nous aussi ? Les tailles additionnées de nos frères aînés n'atteignent pas huit pieds, aucun d'eux n'a jamais eu d'épouse, et pourtant, ils sont tous trois bien à l'aise dans leurs tombes, pourquoi est-ce qu'on ne les déterrerait pas pour les inhumer ensemble, ce qui nous permettrait d'agrandir l'espace des nôtres ?

Il fulmine de colère, va et vient, et la terre gorgée de sang frappe le soleil de salves sonores. En passant devant les tombes de Sen, Lin et Mu, il leur donne de nouveau à chacune un coup de pied, les tenant pour responsables des dimensions insuffisantes de la sienne. Il revient se placer face à Sima Lan et déclare en postillonnant :

— Parle donc, quatrième frère, il suffit que tu acquiesces du chef et je déterre les os de nos aînés pour les réenterrer ailleurs !

Lan demeure silencieux.

Hu se tourne vers Lu :

— Cinquième frère, tu es d'accord ?

Avant même qu'il ait pu répondre, la main de Lan se soulève brusquement pour asséner une gifle magistrale à Hu, un tintement d'argent blanc fuse et toute l'étendue du cimetière se fend d'une retentissante lézarde. Lu reste frappé de stupeur. Hu se couvre des mains le visage ; le regard gourde, il ressemble à un morceau de bois sec. Sur ses lèvres, un tremblement en suspens ; aux coins de sa bouche brille une verte colère, grappe de raisin que quelqu'un aurait accrochée là. Ses yeux sont brouillés de larmes contenues — deux digues sur le point de céder à travers lesquelles on aperçoit les prunelles haineuses, dures comme de l'ardoise, tant la colère retenue a rigidifié la cornée. Un étrange silence règne dans le cimetière ; sous ses pieds, les bourgeons s'enfoncent dans le sol ou heurtent les herbes sèches. Au loin remuent les villageois ; on entend leurs pas résonner de-ci de-là, isolés.

— Quatrième frère, dit Hu, tu vas bientôt mourir, je ne veux pas me quereller avec toi ; tu es l'aîné et en plus tu es le chef du village ; toute ma vie je t'ai écouté comme un âne obéit à son maître en poussant des braiments, et je t'écouterai encore maintenant avant que tu ne meures. Parle ! Que faut-il faire avec ce cimetière trop petit ? On ne peut tout de même pas vivre si peu de temps pour se retrouver avec seulement une moitié de tombe !

— Creusez donc deux fosses, dit Sima Lan, moi, je n'en veux pas.

Il se détourne aussitôt et s'en va.

Au niveau des tombes de Sen, Mu et Lin, il ralentit le pas, s'arrête un instant avant de traverser la longue lézarde des stèles, de la même manière qu'on emprunte un sentier de forêt ; sa haute stature se rétrécit subitement ; sa carrure, pareille à deux panneaux de porte, se courbe doucement. La lumière glisse sur ses épaules en un torrent continu, et la terre jaune, les herbes sèches que ses pieds soulèvent, dessinent de troubles bruissements dans les airs.

Lu et Hu ne savent plus que faire. Ils le regardent marcher jusqu'au centre du cimetière, lui crient :

— Quatrième frère, quand un homme meurt, comment pourrait-il ne pas avoir de tombe ? Tous trois sommes vivants, mais tu vas mourir le premier, c'est donc à toi de décider des dimensions, non ?

Mais Lan ne répond pas, ne se retourne pas non plus, il continue à avancer droit devant lui sans se préoccuper de rien d'autre. Lu et Hu courent après lui. Ils ne cessent de répéter ce qu'ils viennent de dire jusqu'à le rattraper et apercevoir Du Bai et son troupeau. Tous s'arrêtent alors, laissant des dizaines de moutons les entourer.

Du Bai dit : Vous regardiez le cimetière ?

Sima Lan dit : C'est à mon tour de mourir.

Du Bai, son livre de médecine sous le bras, glisse son regard jusque sur Hu et Lu, derrière leur aîné ; il les examine comme s'il s'agissait d'inconnus demandant leur chemin et ses yeux de braise crépitent sur leurs vestes noires puis leurs visages. Il y a longtemps que je sais qu'il n'y a pas assez de place dans votre cimetière, dit-il, mais si tous deux vous vous disputez avec le chef du village, peut-on encore vous considérer comme ses frères ? Et de nouveau, son regard sur eux :

Si vous êtes encore ses frères, alors partez pour la ville vendre votre peau afin qu'il puisse être opéré ; qui sait, peut-être pourrait-il vivre encore un an et demi, peut-être pourrait-il vivre encore et faire en sorte que l'eau du canal Lingyin arrive jusqu'au village. Ah, bien sûr, reprend-il, si vous n'êtes pas ses frères, vous pouvez le regarder mourir sans rien tenter.

Trente-sept ans et demi déjà, Du Bai connaît la médecine traditionnelle et il a fait le va-et-vient pendant des années entre le canton et le village. S'il ne s'occupe pas en personne, comme Sima Lan, de toutes les affaires, il est le symbole de la culture et le porte-parole des Trois Patronymes. De plus, quand on est malade, c'est chez lui qu'on se rend. C'est lui qu'on va chercher pour écrire les inscriptions parallèles encadrant les portes pour le Nouvel An. Une année, il est revenu du canton pour dire que les terres devaient être sous la responsabilité des familles ; alors, en une nuit, les terres ont été partagées entre tous. Une autre fois, il a déclaré que durant la morte-saison, il était permis de faire un peu de commerce ; aussi, bien des familles sont-elles parties au bourg, transportant noix et jujubes rouges pour les vendre. Au village, si Sima Lan est l'empereur, Du Bai est son premier ministre ; si Sima Lan est général, Du Bai est son conseiller. Il y a entre eux une entente tacite, parfaite. Ajoutez à cela que Sima Lan a épousé la sœur cadette de Du Bai, Du Zhucui ; bien souvent, les villageois remarquent que Du Bai parle au nom de Sima Lan.

A présent, tandis qu'il s'adresse à Lu et Hu, sa voix se fait progressivement plus douce, comme s'il s'était mis à discuter avec eux, comme s'il les priait, à la place de leur frère aîné.

Lu et Hu l'écoutent, et leurs regards se portent sur le visage de Lan. Ils voient que leur aîné les regarde aussi. Il n'y a plus de colère dans ses yeux ; entièrement empreint de la tristesse grise du cimetière, son regard semble dépérir, pareil aux herbes sèches assoiffées de pluie et de lumière en plein hiver. Quelque chose comme un grain de riz noir progresse sur le col de sa veste, là où le coton apparaît, un pou peut-être, ou quelque insecte volant qu'a attiré la tiédeur du jour ; il se déplace, ombre d'une balle de grain volant légèrement, lentement.

Lu, les yeux rivés sur le petit point noir mouvant, interpelle son frère :

— Frère aîné, vraiment tu ne veux pas mourir ? Si tu ne souhaites pas mourir, j'irai en ville vendre la peau de ma jambe afin que tu puisses être hospitalisé. J'ai seulement peur qu'une fois l'argent dépensé, tu meures tout de même bien vite. Ces dernières années au village, n'y a-t-il pas eu quelques gens qui ont tout vendu pour aller se faire opérer ? Et malgré l'opération, à peine trois mois après, ils sont morts. Résultat : ils ont tout perdu ! Alors, si les choses se passent comme ça pour toi, tu risques de regretter !

Sima Lan ne répond rien, l'ombre grise et lugubre sur son visage perdure, profonde. Le regard de Du Bai glisse sur lui puis il s'adresse à Hu :

— Vous avez été frères dans cette vie, et quand on n'a qu'une vie, il faut tout tenter, d'autant plus qu'on dit qu'à l'hôpital du district ils ont de nouveaux équipements ; c'est un peu cher, mais c'est spécialement conçu pour le type d'opération qui nous concerne.

Lu s'enferme dans un long silence.

Hu jette un œil aux moutons, puis à Du Bai ; son regard se rive ensuite promptement sur le visage de

Lan, le toisant comme une page d'écriture dont il ne saurait lire aucun caractère, et tandis que les paroles de Du Bai retombent doucement, il se roidit et se met à parler avec colère :

— Quatrième frère, si tu ne voulais pas mourir, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Ce n'était pas la peine de nous conduire ici pour y perdre notre temps à prendre des mesures. Il n'y a qu'à aller au dispensaire pour y vendre un morceau de peau ! Sur ma jambe gauche – non, elle n'est pas bonne –, mais sur la droite, j'en ai encore une bonne surface, de la taille d'une serviette de toilette. Et ce disant, il se tapote la jambe droite. Quatrième frère, tu n'as qu'à dire un mot et j'y vais ! Ça ne valait pas la peine de me gifler pour cette histoire de tombes, comme si cinquième frère et moi-même avions fait en sorte que tu contractes la maladie de la gorge obstruée, comme si on t'obligeait à mourir ! Un mot de toi et j'irai vendre la peau de ma jambe droite ! On y va demain, d'accord ?

Mais Sima Lan persévère dans son mutisme, et dans ce lourd et sombre silence, il leur tourne le dos pour s'éloigner, à la suite des moutons blancs, en direction du village. C'est déjà l'heure du déjeuner ; l'odeur réconfortante des habitations humaines, les fumées des cuisines s'élèvent en longues volutes qui pénètrent ses narines. Alors, l'effroyable pensée, la pensée de sa mort prochaine, retentit de nouveau dans son cerveau ; c'est un terrible ébranlement, le rideau rouge sang de la tragédie humaine s'ouvre subitement, les nuages s'écartant devant le soleil levant.

Le village des Trois Patronymes. Village peuplé des seules familles Lan, Du et Sima. Il est situé au plus profond des monts de la chaîne des Balou. D'après ce que les ancêtres ont transmis, l'origine du village remonte à la fin de la dynastie Ming et au début de celle des Qing. Les Lan venaient du Shandong, les Du du Shanxi et les Sima du Shaanxi ; tous avaient fui la famine et, découvrant ces terres inhabitées, avaient construit des chaumières pour s'y installer.

Au départ, ils étaient pareils aux autres hommes de ce monde, nombreux ; ils avaient aussi beaucoup de bétail et pouvaient vivre jusqu'à soixante ans, voire quatre-vingts ans. Puis, les générations se succédant, leur durée de vie a considérablement diminué. Ils contractèrent d'abord la maladie des dents noires, celle des articulations, puis se retrouvèrent courbés, les os effrités, les membres déformés, jusqu'à la paralysie, étendus sur leurs lits. Depuis un siècle environ, c'est de la maladie de la gorge obstruée qu'ils meurent tous. Leur durée de vie est passée de soixante ans à cinquante puis quarante, jusqu'à ce que finalement plus personne n'atteigne les quarante ans, que plus personne ne s'unisse par les liens du mariage avec ceux du village des Trois Patronymes et que ces derniers se retrouvent ainsi enfermés dans leur propre monde, apparaissant et disparaissant en vase clos.

Le fleuve Lingyin. A quelque soixante lis à l'ouest du village, il s'agit d'une branche du fleuve Yi de l'ouest du Henan. Là, le paysage montagneux est somptueux, luxuriant ; il y a un temple appelé Lingyin ; le fleuve Yi se prolonge à partir de ce temple, donnant naissance à un cours d'eau appelé Lingyin. De part et d'autre du cours, vivent les Bai ; parmi eux nombreux sont les centenaires. Environ dix ans auparavant, Sima Lan a conduit ses villageois jusqu'aux eaux de Lingyin, afin de commencer les travaux d'un canal, ouvrage grandiose qui permettrait d'amener les eaux bienfaitrices au village. Le canal a été creusé sur plus de quarante lis.

Le dispensaire des grands brûlés. A l'origine, en 1892, c'était une église transformée en hôpital par un missionnaire anglais ; après 1942, alors que les troupes japonaises étaient en garnison au Henan, il fut transformé en hôpital pour grands

brûlés, tous les malades étant des soldats qui avaient été brûlés sur le front. Lorsque l'armée japonaise capitula, la technique de la greffe de peau demeura, rendant célèbre le dispensaire dans la région.

Annexe à l'hôpital du district après la libération, spécialisé dans le traitement des brûlures, on l'appelle aujourd'hui encore le dispensaire des grands brûlés, réunissant ainsi les deux appellations de dispensaire missionnaire et d'hôpital.

II

C'est l'heure du déjeuner ; nombreux sont ceux qui bavardent devant leur porte, profitant de la tiédeur de l'air. La femme de Sima Lan apparaît à l'entrée du village. D'une extrême maigreur, le teint livide, elle marche avec légèreté, comme voltigeant au gré des airs. Un hiver, au retour du chantier du canal Lingyin, le vent s'étant levé, la plupart des villageois chancelaient sur la crête montagneuse ; elle, soulevée et emportée jusqu'au fond du ravin, s'est brisé deux côtes. Etant donné sa maigreur, on se demande comment elle peut supporter, au lit, le poids du chef du village, un homme de cinq pieds huit pouces, auquel elle a pourtant donné sans difficulté trois filles : Teng, Ge et Man. Au temps où le grand-père de Du Bai, Du Guaizi, vivait encore, les accouchements difficiles au village étaient légion : presque chaque année mourait une femme. Mais c'est sans douleur qu'elle a mis au monde Teng, Ge et Man. Il y a dix-sept ans, le village regorgeait de femmes enceintes et les pas de Du Guaizi ne cessaient de résonner dans les rues. Un midi, elle a simplement déclaré, j'ai un peu mal au ventre, avant de rentrer chez elle pour accoucher de l'aînée, Teng. L'année suivante, en été, alors qu'elle

était en train de faucher le blé, elle s'est allongée sur les gerbes et les pleurs de Ge se sont élevés pour emplir l'espace. Encore un an après, c'est à Man qu'elle a donné naissance en allant chercher l'eau : elle est revenue à la maison, portant deux seaux à l'aide d'une palanche avec, dans ses bras, une petite boule de chair rouge, sa troisième fille. Sa maigreur et son opiniâtreté sont le prodige du village. La moindre branche desséchée fait immédiatement penser à son corps dénudé, tout comme une souple lanière de cuir ; d'ailleurs, où qu'elle se rende, son apparition évoque un fouet soudain dressé là.

Elle traverse lumière et bavardages, fait pivoter le panier de bambou qu'elle porte en bandoulière pour le placer devant sa poitrine. Le panier est rempli d'herbes médicinales, manifestement tout juste cueillies. Les racines, d'un rouge encore éclatant, exhalent l'odeur fraîche de la terre et de l'herbe. Les villageois, occupés à déjeuner, n'ont pas remarqué sa présence. Déçue, elle vient se placer devant eux et dit :

— Vous avez tous mangé ? J'ai peur que le père de Teng n'aille pas très bien ; il ne vivra peut-être plus que quelques jours : chaque fois qu'il boit, il a mal à la gorge.

Le coup est brutal : les mains se figent, bols en suspens.

— C'est vrai ?

— Ils ont été au cimetière.

— Qu'as-tu dans ton panier ?

— Des herbes médicinales. Racines et rhizomes, astragale aussi. C'est mon frère qui les lui a spécialement prescrits. J'ai parcouru une bonne dizaine de lis pour les trouver. Ce diable est totalement insensible à

ma personne ; toute sa vie, c'est Lan Sishi qu'il a portée dans son cœur, mais nous autres, les Du, ne pouvons être injustes envers lui. Pour lui établir sa prescription, mon frère n'a pas fermé l'œil de la nuit, lisant et relisant les *Arcanes de l'Empereur Jaune*. Au seuil de la mort, il veut tout de même dépasser la quarantaine ! Il m'a demandé d'aller en amont du fleuve chercher des racines d'astragale pour lui tonifier le souffle et le sang, et j'y suis allée, sans rien objecter. Il y a une bonne dizaine de lis à parcourir aller et retour ; j'ai tant couru que je n'ai plus de jambes !

Ainsi Zhucui, la femme de Sima Lan, déverse un torrent de paroles. On interrompt son déjeuner pour dire que Sima Lan a vécu jusqu'à trente-neuf ans, que sa vie a été splendide ; qu'il meure s'il lui faut mourir, il n'a vraiment rien à regretter. On palabre, et Zhucui traverse la rumeur pour pénétrer dans une ruelle. Une odeur de soufre en émane, se répand dans tout le village : l'odeur des nouvelles constructions de l'année. Zhucui aime respirer les effluves de soufre des maisons neuves. Elle pense à son mari qui, quoique robuste, n'a guère fait pour elle ce que les autres font pour leurs femmes : bâtir une maison de trois pièces au toit de tuiles – et cela ravive plus que tout le ressentiment et la haine qu'elle éprouve à son égard. Depuis des années, lorsque la rancœur déferle ainsi dans sa poitrine, elle se sent emplie d'une énergie incomparable ; quelque chose s'épanche en elle, une sensation de satisfaction mêlée d'urgence lui parcourt tout le corps comme l'onde d'un vent d'été. Devant elle, tuiles et briques neuves d'une maison de trois pièces approchent de nouveau à vive allure ; l'odeur jaune et brune provenant du four à briques vient lui chatouiller les narines comme celle du maïs mûr et des céréales. Elle

inspire profondément ; un pan de soie jaune pénètre en elle jusqu'à obstruer sa gorge. Son homme va mourir, il va disparaître de ce monde, et elle-même sortira enfin du cercle d'ombre de l'arbre, tous les liens dans lesquels elle se débat seront défaits. Au croisement, les familles Du et Sima sont installées sur un rouleau de pierre, on dirait une ruche ; tandis que chacun déjeune, se lèvent des vagues de paroles et de bruits de bouche. Elle s'avance vers eux, ralentit l'allure, une affliction mi-souriante sur son visage :

— Vous le savez, n'est-ce pas ? Mon homme a mal à la gorge.

Chacun s'immobilise ; une teinte blême roidit les visages.

— J'ai peur qu'il n'en ait plus que pour quelques jours, il s'est déjà rendu au cimetière ; il faut préparer le cercueil. Vous le savez tous, il m'a toujours témoigné de l'indifférence ; toute sa vie, il n'a jamais été aussi gentil avec moi qu'avec cette traînée de Lan Sishi. Mais je ne peux être injuste envers lui. Il m'a demandé d'aller lui chercher des racines et je me suis levée tôt pour parcourir une bonne dizaine de lis. Elle change son panier d'épaule, exposant les herbes médicinales. Elle dit : Il a vécu jusqu'à trente-neuf ans, c'est une longue vie, mais il souhaite vivre encore plus vieux.

Elle se tait et s'éloigne prestement ; foulant les regards hébétés, ses pieds glissent aussi facilement que deux morceaux de bois emportés par le courant. Elle ne se dirige pas vers la ruelle des Sima mais prend directement celle des Lan.

Le vent s'engouffre. Les fragrances délicates des prémices du printemps s'épandent dans la clarté du souffle.

Chez Lan Sishi, les poules font cercle autour de la femme occupée à déjeuner, attendant leur tour. Jusque dans la ruelle, l'air est humecté de gloussements tièdes que traverse Zhucui. Face à Lan Sishi, l'excitation empourpre ses joues, à croire que ce n'est pas son mari qui est sur le point de mourir, mais un membre de la famille Lan. Son regard gifle le visage et le corps de Sishi lorsque, pressant le pas, elle s'arrête brusquement juste devant elle – qui lève la tête – pour lui lancer : Sima Lan va mourir, il a mal à la gorge ; il a déjà été au cimetière, il faut préparer le cercueil ! sur le ton que l'on prend pour annoncer la maladie d'un poussin ou d'un porcelet qui aurait contracté la peste, précisant qu'il lui reste à peine quelques jours à vivre. Le calme froid de son visage semble une pièce de tissu mouillé. Sishi est assise sur une bûche d'orme, un bol de soupe de nouilles à la main ; à la surface, des miettes de légumes verts et d'œufs exhalent une odeur d'huile de sésame qui s'élève et s'enroule dans les airs. Face au soleil, la lumière éclaire son large front : on dirait un bodhisattva, et son tricot rouge pareil à des fleurs de lotus offre un support à son visage. Mais le voici assombri, la sérénité du bodhisattva complètement éteinte. Sishi est blême ; dans sa main, le bol tremble dangereusement.

Elle regarde Zhucui, entrouvre la bouche pour dire quelque chose – en vain.

Zhucui répète : Ton amant a mal à la gorge ; il va mourir dans les deux jours. Toute sa vie, c'est pour toi qu'il a travaillé dur ; aujourd'hui tu aurais dû aller lui chercher l'astragale, mais c'est moi qui me suis levée tôt et j'en reviens à peine !

En un clin d'œil, la vitalité de Sishi s'est tarie, comme si, subitement, cette femme si maigre lui

avait asséné un coup de bâton sur la tête. Le bol se déverse à ses pieds, au milieu des poules. Sans un mot, Sishi rentre chez elle et repousse lentement la porte. Telle une boule de feu qui s'éteint, elle disparaît de la vue de Zhucui dont les yeux restent fixés sur les battants de porte solidement refermés. Alors Zhucui s'empare d'un morceau de brique, le lance dans la cour de la maison, donne de vigoureux coups de pied aux poules qui se trouvent là, les dispersant dans toutes les directions. Au milieu des caquètements, la conscience en paix, elle décide enfin de partir. Et tandis qu'elle repasse devant la porte, elle n'oublie pas de crier à gorge déployée : Sima Lan va mourir, et toi, Lan Sishi, tu as déjà trente-sept ans, vous mourrez tous les deux avant moi !

La poitrine gonflée par le triomphe, Zhucui s'en retourne fièrement.

Elle a trente-six ans. Aux Trois Patronymes, c'est déjà un âge fort avancé ; jamais pourtant Zhucui n'a songé, ni même envisagé, qu'elle mourrait un jour. Lan va mourir, et il lui semble qu'elle va pouvoir vivre enfin dignement.

Elle se retourne pour jeter un œil à la maison de Sishi. Les battants noirs, à la peinture écaillée, sont toujours solidement clos, portes d'une ville assiégée sans autre moyen de défense. Une indicible sensation de victoire stimule Zhucui. Depuis qu'elle est partie le matin même, elle n'a cessé jusqu'à midi de marcher sur plusieurs dizaines de lis, et n'a absolument pas senti la faim. Dans son ventre, l'enthousiasme s'est substitué à la viande, décuplant ses forces.

Elle dégage de son front quelques mèches de cheveux, remonte le panier sur son épaule. Elle marche, rejetant la terre foulée derrière elle, simple étoffe tissée.

Elle regrette un peu de n'avoir pas craché au visage de Sishi, de n'avoir pas donné de coup de pied à la poule tachetée. Ce morceau de brique était bien peu de chose. Elle songe à cela, le cœur en ébullition ; sans doute a-t-elle manqué une bonne occasion ; elle s'en repent comme d'une faute qu'elle aurait commise, ce qui réduit d'autant la joie qu'elle éprouve à l'idée de son mari mourant. Alors que, torse bombé, elle approche de chez elle, une intense excitation lui donne des suées sèches ; elle déboutonne le col de sa veste, découvrant sa gorge comme pour réchauffer un morceau de peau au soleil. Parce qu'elle a fait un détour, elle longe maintenant les maisons de Lu et Hu. Ils sont là tous deux, occupés à déjeuner. A leur hauteur, elle bombe ostensiblement la poitrine, berçant son panier.

— Vous avez été voir les tombes ? Je suis allée chercher tout ça pour votre frère aîné. Certes, la maladie est incurable, mais il faut néanmoins tenter l'impossible, et s'il peut survivre un jour de plus, ce sera toujours ça !

Hu, assis sur le seuil de sa porte, se lève.

— Belle-sœur, dit-il, ces jours-ci, occupe-toi de broyer un panier de blé pour en faire de la farine. Tu nous feras cuire des petits pains à l'huile en guise de provisions ; Lu et moi allons nous rendre au dispensaire des grands brûlés pour y vendre notre peau.

Zhucui est clouée au sol.

— Vendre votre peau... pour quoi faire ?

— Pour que notre frère aîné puisse se faire opérer à l'hôpital du district. Si on fait une bonne affaire, avec un bon médecin et les nouvelles machines qu'ils ont à l'hôpital, sa vie sera peut-être sauvée pour un an ou deux.

Le panier a glissé. Zhucui se sent subitement percluse de courbatures, le ventre creux.

— Peut-on soigner une maladie incurable ? Vous avez tous deux une famille et des bouches à nourrir. Vendre votre peau pour lui ? Même si cela lui permet de vivre dix ou quinze jours de plus, il finira par mourir et vous aurez tout perdu ; qu'il meure donc, cela vous évitera toute cette peine !

Sima Lu regarde en coin sa belle-sœur :

— Peut-être vivra-t-il encore un an ou deux. Fais donc cuire quelques petits pains supplémentaires, ton frère aîné Du Bai va venir avec nous.

Zhucui rentre chez elle ; le feu ardent qui consumait son cœur brusquement éteint par Hu et Lu, l'enthousiasme qui empourrait ses joues émoussé ; une sensation de froid lui monte des pieds, jusqu'à l'imprégner tout entière.

A peine a-t-elle pénétré dans la cour qu'elle jette le panier d'herbes. Face au pavillon principal, elle hurle : Teng ! Ge ! Man ! Filles maudites ! Ah, maudits ceux qui doivent mourir et ne meurent pas ! Dépêchez-vous donc d'apporter à votre mère son repas !